

**NOTE SUR Un Tambourin de Provence du XIIIe siècle
FABRIQUÉ A MONTAUBAN
PAR M. JULES MOMMÉJA,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.**

Je désire appeler l'attention de la Société, en m'adressant plus particulièrement aux membres de la section de musique, sur une charmante plaquette consacrée aux *Anciens instruments de musique*, par M. Eugène de Bricqueville.

C'est une série d'études, primitivement publiées dans l'*Art*, et superbement illustrées, sur les collections d'instruments de musique aux trois derniers siècles: les pochettes de maîtres de danse, la harpe de Marie-Antoinette, les instruments de musique champêtre au XVIIe et au XVIIIe siècle, etc. En tête et comme introduction, se trouve un ***Songe d'un collectionneur***, amusant dialogue des morts, où tous les instruments de la collection de Bricqueville causent entre eux, et sont ainsi dépeints, en passant, d'un trait humoristique, la plupart du temps, et toujours sûr.

J'en détache le fragment suivant, qui n'est pas sans intérêt pour Montauban :

UN ORGUE DE REGALE.

Que Dieu se montre seulement

Et l'on verra soudainement

Abandonner la place...

UNE FLUTE DE PAN.

Que chante-t-il donc ?

UN TAMBOURIN DE GASCOGNE.

Notre collectionneur l'a acheté chez un ministre protestant qui le faisait servir au service religieux. Il a été fait à Toulouse. Nous sommes un peu compatriotes : *Je suis né à Montauban.*

UN FLAGEOLET ANGLAIS (à part).

Ces méridionaux sont envahissants !

Certains méridionaux peuvent l'être, mais ce ne sont pas assurément les Montalbanais, même sous la forme éminemment pacifique d'instruments de musique, mais nous ne sommes pas fâchés d'apprendre qu'ils ont ainsi fait parler d'eux à Paris. Pour notre part, nous savions vaguement que Montauban avait un luthier au siècle dernier, même nous nous souvenons d'avoir vu, dans la collection de M. Xavier Teulières, un bizarre instrument fabriqué dans notre ville. C'est une sorte de tympanon, fort mince, muni de cordes métalliques, si nous ne nous

trompons, sur lesquelles on devait taper avec une baguette quelconque. Or, en lisant l'étude que M. de Bricqueville a écrite sur **les Instruments de musique champêtre** aux deux derniers siècles, nous avons trouvé la description et la gravure d'un instrument absolument pareil, celui, d'ailleurs, dont il avait été déjà question dans le dialogue-préface.

Voici, d'ailleurs, ce que dit M. de Bricqueville à ce sujet :

« Outre le tambourin provençal, on pratiquait de longue date, dans le Béarn, une sorte de tympanon, dont la caisse, mince et allongée, était garnie de cordes tendues suivant la tonique et la dominante d'un ton quelconque. On tenait le tambourin dans le bras gauche verticalement, la main gauche servant à faire jouer le flûtet, et de la main droite on frappait en cadence les cordes avec une petite baguette garnie de velours. Le tambourin béarnais ne fut pas oublié dans l'appel adressé par la mode à tous les instruments de musique pastorale. Il profita du moins de son séjour de quelques années dans la capitale pour subir certains perfectionnements, tels que celui qui est annoncé, le 26 janvier 1764 ; dans le but d'augmenter les ressources dudit tambourin, un luthier imaginait de le garnir de cordes sur ses deux faces, de manière à pouvoir moduler sur deux tons.

Treize ans plus tard, **le Journal de Paris** signalait un tambourin d'un nouveau genre, très agréable pour le bal, et rendant les sons doux d'une manière bien plus flatteuse à l'oreille que les instruments ordinaires. Un sieur Chevalier, maître de danse, domicilié quai de la Mégisserie, présentait l'instrument ainsi modifié à l'approbation des amateurs. Nous en possédons un de forme élégante — c'est celui qui a été fabriqué à Montauban, et dont une excellente gravure est jointe à l'article, — peint, sculpté et doré, qui présente cette particularité curieuse qu'on la garni de cordes métalliques, vibrant par sympathie, à l'instar de la viole d'amour. Ce raffinement était dû à l'imagination d'un artiste nommé Baigot Braunié, qui a signé son œuvre et l'a datée : 1764.

On s'amusa donc pendant quelques années du tambourin comme on s'était amusé de la musette et de la vielle, après quoi on les renvoya dans leurs provinces.

Les troubles, les inquiétudes qui précédèrent la Révolution avaient modéré, mais sans le détruire tout à fait, ce goût désordonné pour les mœurs champêtres, et la dernière bucolique s'acheva dans la charrette qui traînait la noblesse française de la prison à l'échafaud.»

Les parisiens qui entreprennent de parler des choses anciennes du Quercy font souvent preuve d'ignorance. J'ai sous les yeux, en écrivant ceci, deux volumes de la **Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts**, où s'en trouvent de notables preuves. Dans le premier, consacré aux armes (Page 17), et signé de M. Maurin Maindron, je lis que

ce sont MM. Christy et Lartet qui ont découvert, à Bruniquel, des sculptures sur ivoire représentant des éléphants et des rennes; comme si le premier traité venu sur le préhistorique ne disait pas que l'honneur de ces fouilles remarquables revient sans partage à MM. Brun, de Lastic et Peccadeau de Lisle. Dans le second ouvrage, qui est ***L'Histoire de la musique***, par M. Lavois fils, j'apprends, non sans étonnement, que notre bon chroniqueur et abbé de Moissac, Ayméric de Payrac, s'appelait simplement Ayméric, et vivait au Xe siècle (page 90). Et il ne peut y avoir de confusion de ma part, car l'auteur cite, en les traduisant fort mal, les vers de notre abbé sur un des concerts donnés à la Cour de Charlemagne, vers souvent cités, et que Du Gange, le premier, si nous ne nous trompons, a copié dans ***le Stromateus iragicus***, pour accompagner dans son ***Glossaire*** le mot *Baudosa*.

Mais ces écrivains sont des vulgarisateurs, et M. de Bricqueville n'a rien de commun avec eux. Passionné pour les anciens instruments de musique, il en a réuni une somptueuse collection, — les belles figures jointes à son ouvrage le prouvent assez ; — il étudie avec passion leurs qualités musicales et leur histoire; il s'enquiert de leur rôle dans les mœurs et même dans les beaux-arts ; il connaît à fond leur généalogie, ceux qui les ont fabriqués et ceux qui les ont collectionnés. Au lieu de délayer sa science en un traité complet, mais pédant et ennuyeux, il a préféré, avec juste raison, en faire le sujet d'alertes causeries, bien fournies d'anecdotes piquantes, où d'humbles archéologues, ignorant tout de la musique, peuvent trouver des secours précieux pour leurs études locales, ce dont nous croyons avoir suffisamment donné la preuve.

**Autres extraits du livre : de Eugène Bricqueville qui a
publié : ***Les anciens instruments de musique : un
coin de curiosité*** (1894)**

"Vous connaissez les tambourins de Provence, ces délicieux tambourins tout couverts de rubans, de listels, de bottes de laurier sculptés en plein bois de noyer, avec une délicatesse, une habileté inimaginables! Eh bien, ces tambourins sont utilisés, de nos jours, dans les vestibules d'intérieurs soi-disant artistiques. On s'en sert pour déposer les cannes et les parapluies! Quelques-uns remplacent la peau supérieure par un plateau en bois, et en font des guéridons! Les beaux tambours de guerre en bois peint et décoré de trophées et d'armoiries, font aussi de merveilleux cache-pots."

(...)

"Un mot maintenant sur les tambourins. Ceux-ci, du moins, ont eu la vie dure; car, après avoir rempli honorablement leur partie dans les concerts

de l'ancienne cour, ils font aujourd'hui encore les délices de la haute société provençale. Naturellement les gens de qualité, en les adoptant, les embellirent de listels, de rubans, de rais de cœur et de toutes sortes de fins motifs sculptés; même on en recouvrit quelques-uns de vernis Martin. Le 4 septembre 1760, nous en voyons annoncer un « magnifique, à caisse très ornée ». Un autre, le 31 janvier 1779, est « garni en soie ». — Il s'agit sans doute des tirants et des cordages.

L'État ou tableau de Paris, en 1750, mentionnait déjà trois tambourinaires : **Marchand**, dont le fils fut plus tard attaché en cette qualité à l'Académie royale de musique ; **Ménage**, aux écuries du Roy, et un troisième artiste appartenant à l'orchestre de la Comédie italienne. Enfin, le 10 avril 1772, le Journal de Paris, en un article pompeux de deux colonnes, annonçait l'arrivée à Paris du célèbre **Châteauminois** qui sut rapidement, grâce à une réclame habile, se faire une brillante réputation et donna des leçons très recherchées. Chose étrange: plusieurs dames, éprises d'un instrument si peu fait pour elles, vinrent suivre les cours de Châteauminois.

Outre le tambourin provençal, on pratiquait de longue date dans le Béarn une sorte de tympanon dont la caisse, mince et allongée, était garnie de cordes tendues suivant la tonique et la dominante d'un ton quelconque. On tenait le tambourin dans le bras gauche verticalement; la main gauche servant à faire jouer le flûtet, et de la main droite on frappait en cadence les cordes avec une petite baguette garnie de velours. Le tambourin béarnais ne fut pas oublié dans l'appel adressé par la mode à tous les instruments de musique pastorale. Il profita du moins de son séjour de quelques années dans la capitale pour subir certains perfectionnements, tel celui qui est annoncé le 26 février 1764 : dans le but d'augmenter les ressources dudit tambourin, un luthier imaginait de le garnir de cordes sur ses deux faces, de manière à pouvoir moduler sur deux tons. Treize ans plus tard, le Journal de Paris signalait « un tambourin d'un nouveau genre, très agréable pour le bal, et rendant les sons doux d'une manière bien plus flatteuse à l'oreille que les instruments ordinaires ». Un sieur Chevalier, maître de danse, domicilié quai de la Mégisserie, présentait l'instrument ainsi modifié à l'approbation des amateurs. Nous en possédons un de forme élégante, peint, sculpté et doré, qui présente cette particularité curieuse qu'on l'a garni de cordes métalliques vibrant par sympathie, à l'instar de la viole d'amour '. Ce raffinement était dû à l'imagination d'un artiste nommé Baujot Fraunié qui a signé son œuvre et l'a datée : 1764.

Voir le texte en entier sur ce lien : [ICI](#)